



Elsa Lomont et Florent Preguesuelo

Ils combattent l'obsolescence programmée avec un label

PAR JULIE GUÉRINEAU



- # Fondateurs de Longtime, le label des produits conçus pour durer
- # Membres du groupe de travail sur l'indice de réparabilité sous la houlette de l'Ademe
- # Conseillers auprès des fabricants qui souhaitent améliorer la durabilité de leurs produits
- # Démarchés par des métropoles pour intégrer le critère de durabilité dans leurs achats publics
- # Ancienne gérante d'une structure de paintball
- # Ancien infirmier diplômé en génie mécanique

Leurs traits sont tirés et leurs yeux trahissent des signes de fatigue alors qu'ils touchent enfin au but. Depuis trois ans, Elsa Lomont et Florent Preguesuelo fourbissent leur arme pour lutter contre l'obsolescence programmée et la production de déchets prématurés. Il aura fallu plus de temps que prévu mais ça y est, Longtime – il porte décidément bien son nom – est fin prêt. Longtime, c'est le tout premier label européen indépendant pensé pour guider les acheteurs vers des produits qui ont vraiment été conçus pour durer. Après une multitude d'échanges avec des consommateurs, des fabricants et des réparateurs, une myriade de tests et autant d'ajustements, les premiers

produits labellisés ont été annoncés cet automne. Un tour de force, pour ce duo pas vraiment programmé pour se dresser contre les mixeurs indémontables, les valises à usage quasi unique et les tondeuses qui capitulent à peine leur garantie expirée...

Épicurienne autoproclamée et pas particulièrement du genre à se laisser faire, Elsa Lomont a longtemps été une rebelle sans cause. Après avoir grandi dans une famille qui lui a appris « le respect de l'humain et de la nature », elle sort de son école de commerce avec deux certitudes : elle n'a pas du tout l'intention

Longtime, c'est le tout premier label européen indépendant pensé pour guider les acheteurs vers des produits qui ont vraiment été conçus pour durer.



Elsa Lomont et Florent Preguesuelo

de travailler pour des entreprises dont les valeurs vont à l'encontre des siennes, et elle veut monter des projets porteurs de sens. Soit exactement le contraire de ce qu'elle va d'abord trouver à Madrid. Là-bas, elle travaille pendant deux ans pour une société qui vend des régimes miracles et autres pilules magiques. Elle en ressort « dégoûtée par l'idée de faire du business sur les complexes des gens ». « J'avais besoin de servir une cause, sans vraiment savoir laquelle », reconnaît-elle. De retour de son incursion espagnole, et toujours en quête de sens, la jeune femme accepte de devenir co-gérante d'une société de paintball version post-apocalyptique près de Toulouse. D'abord réticente face à ce simulacre de guerre, elle se laisse séduire par la possibilité de

travailler avec des jeunes en manque de repères. En parallèle, elle délaisse les rayons des supermarchés et fait entrer l'écologie dans son quotidien. Et quand le paintball vient à prendre l'eau, elle sait enfin à quelle cause consacrer ses compétences.

Un an plus tôt, elle a rencontré Florent Preguesuelo à Toulouse. Échaudé par des conditions de travail devenues intenable, cet Auvergnat mordu d'environnement et de bricolage songe à rendre sa blouse d'infirmier. Une vocation qu'il avait embrassée après un bac en génie mécanique pour fuir l'abstraction des bureaux d'études et se frotter à la réalité. De son bac et de son adolescence passée à réparer des mobylettes avec ses

copains, il a gardé le goût du bricolage et de la bidouille. Quand il ne rénove pas sa maison, il répare lui-même ses objets amochés. Et depuis un moment, il sent bien que la tâche est de plus en plus compliquée. Les objets manufacturés sont de moins en moins réparables, souvent même pas démontables. « Résultat : des tas de produits dont la vie aurait pu être prolongée sont mis au rebut », s'agace-t-il devant ce beau

Avec son label indépendant, le duo entend guider les consommateurs vers des produits durables dans le temps, lutter contre un gâchis aux graves conséquences écologiques et économiques, valoriser le travail des fabricants vertueux et relancer l'activité des petits réparateurs.

HÉRAUTS EN TRANSITION

gâchis. Et puis, il a beau investir dans des outils de qualité, ça ne les empêche pas de lâcher. « Là où les marques et les prix ont longtemps été un repère, on ne peut plus s'y fier pour évaluer la qualité d'un objet. Et il n'existe rien pour orienter les acheteurs vers des produits qui durent dans le temps », déplore-t-il. Le consommateur, perdu, ne sait plus où donner du porte-monnaie.

À défaut d'y trouver de l'aide, c'est dans un rayon bricolage – et grâce à la gastronomie toulousaine – que Florent Preguesuelo va trouver la solution pour guider les consommateurs désorientés. « Quand je suis arrivé à Toulouse, j'ai été sensibilisé au bien-manger. À ce moment-là, les labels indépendants m'ont beaucoup guidé pour identifier les produits de bonne qualité. » Il y repense un jour qu'il se gratte la tête, désorienté, face à une kyrielle de visseuses. L'idée d'une labellisation pour valoriser les produits manufacturés conçus pour durer est née. Elle fait son chemin, et un an plus tard Elsa Lomont le rejoint. Elle tient enfin la cause qu'elle cherchait. Ensemble, ils montent l'association Ethikis ad Civis, investissent leurs économies et se lancent. Avec son label indépendant, le duo entend guider les consommateurs vers des produits durables dans le temps, lutter contre

un gâchis aux graves conséquences écologiques et économiques, valoriser le travail des fabricants vertueux, inciter les autres à s'y mettre, lever les freins qui empêchent la réparation, et relancer l'activité des petits réparateurs. Vaste programme... L'ampleur de la tâche s'avère d'ailleurs bien plus importante que prévu. « Je me suis lancé avec enthousiasme et innocence, en pensant qu'il suffirait de démonter et de tester les objets dans mon garage », sourit aujourd'hui Florent Preguesuelo. Mais il aura fallu trois ans de travail intense pour donner naissance à un label indépendant, fiable, et posé sur des bases suffisamment solides pour espérer devenir une référence européenne. « Il y a tellement de labels pour tout et n'importe quoi, sans référentiels transparents pour le consommateur, délivrés par on ne sait pas vraiment qui, qu'il était important de prendre le temps de faire les choses bien », souligne Elsa Lomont. Sans compter les embûches de la centralisation à la française... « Si on avait été installés à Paris, on aurait sûrement pu gagner six à huit mois, mais on est contents de pouvoir développer notre projet depuis Toulouse. »

Concrètement, le label concerne presque tous les produits manufacturés, de l'électroménager à l'outillage,



Elsa Lomont et Florent Preguesuelo

en passant par les loisirs et la hi-fi. Et parce qu'on ne juge pas une cafetière sur les mêmes critères qu'un bagage à roulettes, tous les objets sont soumis à un cahier des charges commun et à une annexe spécifique à leur famille de produits. Les critères, publics, ont été rédigés avec des experts, des réparateurs et des associations de consommateurs. Ils s'articulent autour de trois grands piliers : robustesse de la conception ; réparabilité ; qualité du service après-vente et de la garantie. Lors de la labellisation, des organismes de certification indépendants (dont Ecocert) évalueront notamment la qualité des matériaux et les types d'assemblage choisis, la possibilité de démonter l'objet, de trouver des pièces de rechange rapidement, pendant longtemps et à des prix accessibles, de joindre le service après-vente dans un délai de 48 heures, ou encore de faire jouer la garantie même sans l'emballage d'origine.

Pour favoriser le marché de seconde main et permettre aux petits budgets d'accéder à de la qualité, le label exige aussi que la garantie soit cessible lorsque l'objet change de propriétaire. « On espère que la labellisation incitera ceux qui veulent toujours avoir ce qu'il y a de plus beau, de plus neuf, de plus performant à valoriser leurs produits

sur le marché de la seconde main plutôt que de les mettre au rebut. En espérant finir par les convaincre de changer leur mode de consommation... », soupire Elsa Lomont. L'idéal d'Ethikis ? « Qu'il y ait un juste équilibre entre ce qu'on a prélevé à l'environnement pour fabriquer l'objet et sa durée d'utilisation. »

Et pour convaincre les plus écolo-sceptiques, Ethikis vise au porte-monnaie. « Nous sommes fondamentalement motivés par des questions écologiques, mais on a bien compris que pour sensibiliser le plus grand nombre, le plus efficace est de montrer qu'en investissant dans des produits plus durables, on économise aussi de l'argent », sourit Elsa Lomont. Pour encore plus d'efficacité, les co-fondateurs du label rêveraient d'une baisse de la TVA sur les métiers de la réparation et d'une écotaxe majorée sur les produits dont la durée de vie est volontairement abrégée.

Mais pour Ethikis, pas question non plus de distribuer les bons et les mauvais points. « Nous ne sommes ni pro-consommateurs ni pro-fabricants. Tout le monde a à y gagner : l'acheteur parce qu'il saura vers quels produits se tourner pour obtenir le meilleur rapport qualité-prix, et le fabricant parce que son travail sera valorisé », souligne Elsa Lomont. D'ailleurs, Ethikis accompagne

aussi des entreprises qui voudraient rendre leurs produits plus durables sans vraiment savoir par quel bout s'attaquer au sujet. « On voit qu'il y a une volonté de bien faire de la part de beaucoup de sociétés. Elles ont besoin d'être rassurées, informées, accompagnées », constate Elsa Lomont, qui compte beaucoup sur l'effet d'entraînement pour convaincre de plus en plus d'entreprises de miser sur le durable : « De toute façon, au vu de l'arsenal législatif qui s'annonce en France et en Europe et du ras-le-bol qui monte contre l'obsolescence programmée, celles qui ne s'y intéressaient pas jusqu'à maintenant voient le vent tourner et se disent qu'elles vont devoir améliorer leurs pratiques. » Beaucoup devront aussi changer leur modèle économique, jusque-là basé sur le renouvellement rapide des équipements quitte à gaspiller les matières premières.

Le travail mené par Ethikis est suivi de près par l'Ademe. Elsa Lomont et Florent Preguesuelo font même partie du groupe de travail sur l'indice de réparabilité chapeauté par l'Ademe et le Commissariat général au développement durable. Cet indice, bientôt

rendu obligatoire, indiquera dans quelle mesure un objet est ou non réparable. Même s'il ne garantira pas la robustesse de l'objet, pour Ethikis c'est déjà une petite victoire qui permet de sensibiliser les citoyens. « Quand on a commencé à parler de Longtime à l'Ademe il y a deux ans, la réparabilité et la durabilité des produits n'étaient pas considérées comme un enjeu écologique. Aujourd'hui, clairement, ça a changé. Peut-être que ça encouragera les fabricants à s'améliorer. On a vu, grâce à l'application Yuka pour les produits alimentaires, le pouvoir de l'information du citoyen pour impulser des changements. » Depuis peu, Ethikis s'est muée en une société coopérative de production (scop), et le duo s'est transformé en trio avec l'arrivée d'une experte autrichienne ès traçabilité, développement durable et responsabilité sociétale des entreprises (RSE). Sa mission ? Faire rayonner le label au niveau européen. « Il ne nous manque plus

« Il faut trouver un juste équilibre entre ce qu'on a prélevé à l'environnement pour fabriquer l'objet et sa durée d'utilisation. »



qu'un petit coup de pouce des institutions pour nous donner de la visibilité », glisse Elsa Lomont. Un point essentiel pour asseoir la notoriété du label, mais aussi sa survie économique. Après trois années de bénévolat, de prêts et de subventions, l'équipe d'Ethikis se rémunérera en effet uniquement sur la redevance que les entreprises dont les produits auront été labellisés par un organisme indépendant lui verseront pour avoir le droit d'utiliser le label. Sans visibilité

Ethikis a été sollicitée par plusieurs grandes villes françaises qui voudraient bouter l'obsolescence programmée hors de leurs achats publics.

auprès des entreprises, c'est tout le projet qui sera remis en cause. En attendant l'heure de gloire, la perspective de la scop s'élargit de jour en jour. Ethikis a notamment été sollicitée par plusieurs grandes villes françaises qui voudraient bouter l'obsolescence programmée hors de leurs achats publics. Exit les caves pleines d'imprimantes qu'on n'a même pas essayé de réparer (et qui dorment là parce qu'on ne sait pas comment les recycler), les tondeuses qui lâchent au bout d'une saison et les nettoyeuses qui capitulent face à la crasse ! « Une collectivité locale, c'est comme une famille ultra-nombreuse. Quand il faut acheter, elle n'est pas plus avancée qu'un consommateur lambda. Et souvent, faute de moyens et de connaissances, elle va au moins cher, même si les critères sociaux et environnementaux sont de plus en plus nombreux », souligne Florent Preguesuelo. Le co-fondateur de Longtime aimerait accompagner les collectivités en les aidant à identifier les produits conçus pour durer. Pourquoi pas en intégrant le label aux appels d'offres, comme cela se fait déjà pour le matériel informatique ? Un moyen pour les collectivités d'acheter des équipements de qualité, pour les marques vertueuses d'accéder à l'achat public et d'inciter les autres à s'y mettre, et pour le label de se faire connaître... « Souvent, ce sont les collectivités nordiques qui sont précurseurs sur les enjeux sociaux et environnementaux, souligne Florent Preguesuelo. Ce serait bien si, pour une fois, c'étaient les collectivités françaises qui se distinguaient sur ce point, non ? »



Il plante des arbres avec un moteur de recherche

PAR ÉRIC FOURREAU

- # Responsable France du moteur de recherche Ecosia
- # Engagé en permaculture dans la ferme familiale du Gers
- # Engagé en permaculture comme un coach en entreprise
- # Allemand d'origine, français d'adoption
- # Ancien rugbyman de haut niveau

Bien taillé, belle gueule, éloquent, maîtrise des langues, sourire généreux... Ferdinand Richter a tout, en apparence, du start-uper numérique, sinon du gendre idéal. S'il occupe bien une place privilégiée sur la Toile en tant que responsable d'Ecosia France, les apparences s'arrêtent là. Son moteur ? La cause écologique. Son carburant ? L'empathie. Son eldorado ? La ferme familiale en permaculture, dans le Gers. Son principe (tiré de la permaculture) ? Se mettre au service de l'autre plutôt que de l'utiliser. Ainsi résumé : « Ce mode de fonctionnement s'inspire des forêts. Tous les végétaux sont connectés entre eux, notamment par le réseau de mycélium dans le sol. Ces relations d'interdépendance permettent de donner une grande résilience à ces écosystèmes. Il n'est pas question d'absorber l'autre, de l'intégrer dans sa propre structure, comme le suggère le modèle américain des

Se mettre au service de l'autre plutôt que de l'utiliser : « Ce mode de fonctionnement s'inspire des végétaux, qui sont connectés entre eux. Ces relations d'interdépendance permettent de donner une grande résilience à ces écosystèmes. »